Chapitre 3 : Entre l'Or et le Fer

Par ClairDeLouve

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Histoire écrite en réponse au défi Nocteller de Shimytailhandier : Le monde des contes de fées

Entre l'Or et le Fer

Le silence fut la première chose qui me frappa. Ce n'était pas cette absence de bruit familière, ponctuée par le ronronnement d'un frigo ou le lointain écho d'une voiture, mais un silence épais, sépulcral. Il semblait avoir une masse, pesant sur mes tympans comme une pression sous-marine. Les murs étaient recouverts de tentures de soie d'un vert sombre, si denses qu'elles absorbaient jusqu'au son de ma propre respiration. En ouvrant les yeux, je cherchai machinalement la fissure familière au coin de mon plafond. À sa place, une fresque monumentale s'étalait avec une précision cruelle. Des divinités aux regards d'émail et aux sourires figés dansaient dans un ciel d'azur et d'or. Leurs membres s'entrelaçaient parmi des nuages de nacre qui, sous l'effet de la lumière vacillante d'un candélabre, semblaient s'animer d'un mouvement lent et écœurant. J'eus l'impression que ces dieux m'observaient chuter. Je tentai de me redresser, mais mes muscles semblaient faits de coton. Le lit à baldaquin était une nef de chêne sculpté, une structure si vaste qu'elle aurait pu abriter une famille entière dans son ombre portée. Les montants s'élevaient comme les piliers d'un temple, couronnés de panaches de plumes d'autruche qui oscillaient sans courant d'air. Mes doigts, engourdis, s'agrippèrent aux draps de lin. Ils étaient d'une blancheur si pure, si immaculée, qu'elle en devenait agressive pour la vue. Ce n'était pas un rêve. Les rêves n'ont pas cette odeur de fin du monde. C'était un mélange entêtant. La douceur de la lavande séchée, la noblesse du bois de santal et, nichée au creux des narines, une note métallique, acide, qui rappelait l'odeur d'une lame qu'on vient d'aiguiser ou le souvenir d'un sang trop vieux. Je glissai hors du lit, le cœur cognant contre mes côtes. Mes pieds nus s'enfoncèrent dans l'épais tapis d'Orient dont les motifs labyrinthiques semblaient vouloir m'engloutir. C'est alors que je remarquai la lourde robe de chambre en velours cramoisi qui enveloppait mon corps. Le tissu était lourd, d'une onctuosité presque animale. Elle n'était pas à moi, et pourtant, elle épousait mes épaules avec précision. Chaque couture semblait avoir été pensée pour mon corps. Je traînai mes pas vers la fenêtre monumentale. Les carreaux de verre soufflé, constellés de bulles d'air, distordaient le paysage extérieur, lui donnant une allure de mirage liquide. Au-dehors, la géométrie régnait en tyran. Un jardin à la française s'étalait sous un ciel de plomb, mais sa perfection était effrayante. Chaque if, chaque buisson de buis était taillé avec une rigueur implacable, contraint dans des formes

cubiques ou pyramidales qui ne laissaient aucune place à la vie sauvage. C’était une nature domptée, brisée. C’est alors que je le vis, en bas, près d'une fontaine de marbre noir. Il se tenait de dos, les mains croisées derrière le fessier, observant l'eau qui ne jaillissait pas mais glissait sur la pierre. Sa carrure était écrasante, ses épaules sanglées dans un habit de cour d'un bleu si profond qu'il se confondait avec les ombres du jardin. Soudain, il tourna légèrement la tête. Un rayon de lumière blafard accrocha sa mâchoire. Ce que je vis me fit reculer d'un pas, la gorge nouée. Un éclat azuré, électrique, d'une teinte cobalt totalement artificielle. Sa barbe ne ressemblait à rien d'humain. Elle scintillait comme le dos d'un insecte venimeux. Barbe Bleue. Je n'étais pas l'héroïne d'un conte de fées. J'étais la nouvelle proie dans le musée de l'homme qui collectionnait les secrets derrière des portes closes. Le bruit me fit sursauter. Un grincement de gonds, discret, presque poli. Une servante venait de pénétrer dans la chambre. Elle marchait sans un bruit, les épaules voûtées sous un tablier d'une raideur de carton. Une coiffe austère dissimulait ses cheveux, ne laissant voir qu'un visage d'une pâleur de craie, creusé par une terreur si ancienne qu'elle semblait faire partie de ses traits. Elle ne leva jamais les yeux vers moi, ses pupilles restant fixées sur la pointe de ses souliers noirs.

« Monsieur vous attend pour le déjeuner, Madame, » articula-t-elle.

Sa voix était un souffle sec, un murmure de papier froissé qui mourut instantanément dans le volume froid de la pièce. Elle ne m'appelait pas par mon nom. Je n'en avais plus. Elle utilisait ce titre, « Madame », comme on désigne un objet d'usage courant. En l'entendant, je compris l'horreur de ma condition. Pour elle, j'étais déjà une ombre, rejoignant la lignée invisible de celles qui m'avaient précédée dans ce palais de verre et de sang.

Le déjeuner ne fut pas un repas, mais un duel muet dissimulé sous le vernis craquelé de l'étiquette. La salle à manger s'étirait comme une nef de marbre blanc, si vaste que les angles de la pièce se perdaient dans des ombres mouvantes. Malgré les bûches de chêne qui craquaient avec violence dans la cheminée monumentale, une bise glaciale semblait sourdre des murs. La table, un long rectangle d'ébène poli comme un miroir noir, reflétait mon visage blême et les flammes des bougies. Elle était surchargée de mets dont l'opulence confinait à l'absurde. Des cygnes façonnés en sucre filé, dont les cous gracieusement courbés semblaient se figer dans une agonie sucrée, des vins d'un rouge si profond qu'ils luisaient dans les carafes comme des rubis en fusion, et des fruits exotiques aux peaux écailleuses, exhalant des parfums de serre chaude qui luttaient contre l'odeur de froidure du château. Barbe Bleue occupait le bout de la table avec une présence écrasante. Sa politesse était une chorégraphie millimétrée, chaque geste, la manière dont il tranchait une venaison, le mouvement de son poignet pour verser le vin, trahissait une maîtrise de soi terrifiante. Sa voix, une basse mélodieuse et cultivée, habitait le silence sans jamais le briser tout à fait. Il me parlait de ses voyages au-delà des mers connues, de ses cales regorgeant d'épices et de soies, et de son mépris pour les intrigues de cour qu'il jugeait infantiles. Mais mon attention restait captive de cette barbe anomalie. Elle ne ressemblait pas à une pilosité humaine. Sous l'éclat des lustres, elle irradiait une lueur cobalt, une texture minérale qui semblait absorber la lumière au lieu de la refléter. À chaque fois qu'il esquissait un sourire, je voyais l'acier froid dans ses yeux et la blancheur de ses dents, trop parfaites. Il ne me regardait pas comme une compagne, mais comme un

conservateur examine une acquisition rare, vérifiant si j'allais ternir ou si j'étais digne de son exposition privée. Le silence s'étira, seulement troublé par le tintement d'un couteau contre la porcelaine, un bruit qui résonna comme un coup de feu sous les voûtes.

« Vous semblez pensive, ma chère, » dit-il enfin.

Il reposa sa coupe de cristal sur la nappe. Sa main, aux doigts longs et pâles, demeura immobile sur le pied du verre.

« Est-ce que ce château vous paraît trop vaste ? Trop solitaire ? Ou est-ce le poids de votre nouvelle couronne qui vous accable ? »

« Il est... magnifique, » balbutiai-je.

Mes doigts se crispaient sur le manche de mon couvert d'argent, au point de m'en faire mal. Je cherchai de l'air, mais l'atmosphère était saturée de l'odeur du bois brûlé et de son parfum de santal.

« Mais j'ai toujours eu une préférence pour la liberté de mouvement. Pour le droit de savoir où mes pas me mènent. »

Il laissa échapper un rire sec, un son dépourvu de joie qui rappela le froissement d'un vieux parchemin. D'un mouvement lent, il plongea la main dans la poche de sa veste de velours et en sortit un trousseau de clés monumental. C'était une grappe de métaux hétéroclites. Des anneaux d'or finement ciselés, des tiges d'argent terni par le temps, des morceaux d'ivoire jauni. Il les déposa sur l'ébène. Le choc métallique résonna comme un glas.

« La liberté est à vous, » murmura-t-il, ses yeux se plantant dans les miens avec une intensité insoutenable. « Je dois m'absenter pour quelques jours. Allez partout. Ouvrez chaque coffre, chaque salon, chaque bibliothèque. Jouissez de mes richesses, elles sont désormais les vôtres. »

Il marqua une pause volontaire. L'air de la pièce parut se raréfier, s'assécher, comme si nous étions enfermés sous une cloche de verre. Ses doigts, agiles comme des araignées, isolèrent une petite clé de fer. Elle était simple, mate, dépourvue d'ornements, mais elle semblait peser plus lourd que toutes les autres réunies.

« Sauf celle-ci. Elle ouvre le petit cabinet au bout de la galerie basse. Ne l'utilisez pas. Si vous l'ouvrez... »

Sa voix tomba d'une octave, devenant un murmure d'outre-tombe.

« ... ma colère sera sans limites. Le châtiment sera à la mesure exacte de la trahison. Me comprenez-vous ? »

À cet instant, je fus saisie par un vertige atroce. J'avais la sensation d'être un personnage de

papier dont on tournait les pages malgré lui. Le conte suivait son cours avec fatalité. Je connaissais la suite. La curiosité, la porte entrouverte, le spectacle de l'horreur, le sang qui ne s'efface jamais. Il se leva, sa silhouette immense masquant un instant le feu de la cheminée. Sans un mot de plus, il quitta la pièce, ses pas lourds faisant vibrer le parquet sous les tapis. Une fois seule, le silence reprit ses droits, plus lourd encore. Je fixai le trousseau. J'avançai la main et mes doigts se refermèrent sur le métal froid. Le fer de la petite clé me brûla la paume. Dans ce palais de verre et de secrets, l'ignorance était une prison, mais la connaissance était peut-être un échafaud. Je pesai le trousseau. Était-ce une arme pour briser le cycle, ou la chaîne qui m'attacherait à jamais à la galerie des épouses perdues ? La petite clé de fer ne brillait pas. Elle semblait attendre, tapie dans l'ombre de mon poing, que je lui donne raison.

Les jours qui suivirent ne furent qu'une lente dérive dans un océan de luxe stérile où le temps lui-même semblait s'être figé dans l'ambre. J'errai des heures durant dans des enfilades de galeries où les murs disparaissaient sous des accumulations de richesses obscènes. Des vitrines de cristal abritaient des rivières de diamants et des émeraudes si sombres qu'elles semblaient pulser d'une vie propre, comme des cœurs minéraux. J'ouvris des armoires de cèdre dont l'arôme boisé m'étourdissait, découvrant des empilements de robes de soie si légères, si évanescentes, qu'elles semblaient s'envoler au simple passage de mon souffle. Pourtant, sous cette opulence, une angoisse sourde rampait. À chaque pas, le château semblait m'effacer, grignotant ma substance. Chaque miroir que je croisais, des glaces de Venise au tain piqué, enserrées dans des cadres de bronze tourmentés, me renvoyait l'image d'une étrangère. Mon reflet, celui d'une femme du 21ème siècle aux traits marqués par l'ironie et le doute, s'estompait. Ma peau devenait plus lisse, d'une pâleur de porcelaine, mes yeux prenaient une fixité de statue. Je perdais ma réalité pour devenir une enluminure sur un parchemin. Je ne marchais plus, je glissais, simple pion sur l'échiquier d'une intrigue qui n'était pas la mienne, mais dont je connaissais déjà les règles sanglantes. Finalement, mes pas me menèrent devant la petite porte de la galerie basse. L'air y était plus dense, chargé d'une fraîcheur de caveau qui faisait perler la sueur sur mon front. Ce n'était pas seulement de la curiosité, ce vice commode que les conteurs aiment jeter au visage des femmes pour justifier leur perte. C'était un besoin viscéral de confrontation. Si j'étais vraiment une intruse temporelle, une anomalie parachutée dans ce cauchemar de conte de fées, je ne pouvais pas me contenter de jouer les figurantes dociles. Je refusais d'attendre son retour, sagement assise sur un lit de parade, en me demandant si j'allais finir en épouse trophée ou en secret de cabinet. Je sortis la petite clé. Mon bras semblait peser une tonne. J'insérai le fer froid dans la serrure. Elle n'opposa aucune résistance, aucune plainte. Elle tourna avec un déclic d'une fluidité terrifiante, un son si pur et si net qu'il parut trancher le silence de la galerie comme un rasoir. La porte s'entrouvrit, libérant un gémissement de bois sec qui résonna jusqu'aux voûtes du plafond. L'odeur me frappa en premier, submergeant mes sens. Ce n'était pas l'effluve métallique et écœurant du sang frais, mais une odeur de térébenthine et de papier ancien. C'était l'odeur d'un oubli organisé. À l'intérieur, la pièce était circulaire, un cylindre de pierre parfaite éclairé par un puits de lumière zénithal. Un rayon de soleil blafard tombait du plafond comme un projecteur de théâtre, découpant la pénombre. Il n'y avait pas de corps pendus à des crocs de fer. Il y avait pire. Des centaines de portraits. Des femmes d'une beauté saisissante, parées de brocarts et de perles, me fixaient depuis leurs cadres dorés. Mais leurs regards... Le peintre avait capturé une

tristesse infinie, une résignation si profonde qu'elle semblait sourdre de la toile comme une sueur froide. Sous chaque cadre, une petite plaque de cuivre portait un nom et une date de fin. Et là, sur le mur du fond, dans l'axe exact de mon regard, se trouvait un cadre vide, une toile vierge et tendue, d'un blanc spectral, m'attendant comme une fosse ouverte dans le silence. C’est alors que le bruit survint. Un pas lourd, lent. L'écho ricocha sur les dalles de pierre, montant de la galerie sombre. Barbe Bleue n'était jamais parti. Son voyage n'était qu'un simulacre, un appât grossier jeté à ma gorge.

« La curiosité est un défaut bien humain, n'est-ce pas ? » murmura-t-il depuis l'obscurité de l'entrée.

Sa voix était plus basse, vibrante de déception. Je ne sursautai pas. Je me retournai avec une lenteur calculée. La clé était serrée si fort dans ma paume que ses arêtes de fer s'enfonçaient dans ma chair, mais je ne ressentais qu'une froideur absolue. Dans cette version de l'histoire, il n'y avait pas de frères galopant dans la poussière, pas de miracle narratif pour me soustraire à la lame. J'étais seule, armée d'une seule chose. Ma connaissance métatextuelle du récit.

« Ce n'est pas de la curiosité, » répondis-je.

Ma voix résonna, étrangement haute et claire, brisant la stase de la pièce.

« C'est un inventaire, Monsieur. Vous ne collectionnez pas des épouses par cruauté, vous collectionnez des archétypes. Vous figez des vies dans la peinture pour ne plus avoir à affronter l'imprévisibilité des êtres. Mais regardez-moi bien. »

Il s'avança dans le cercle de lumière crue. Pour la première fois, l'éclat azuré de sa barbe, cet éclair électrique qui semblait définir son identité, parut vaciller, s'éteindre sous la lumière naturelle. Je vis passer dans ses yeux une lueur d'incertitude, une faille paniquée. Il n'était pas préparé à cette réplique. Il n'avait pas l'habitude qu'une de ses « pièces » lui réponde avec la logique d'un siècle qui a déconstruit ses propres monstres. Le conte venait de dérailler. La mécanique du destin, si bien huilée depuis des siècles, venait de broyer un pignon. Dans ce silence neuf, lourd de toutes les fins possibles, je vis sa main gantée trembler imperceptiblement.

Le silence qui suivit ma déclaration ne fut pas l’un de ces silences lourds de menace auxquels j’avais été habituée. Ce fut un vide acoustique bientôt rompu par le tintement cristallin d'une horloge invisible. Douze coups, clairs et tranchants comme du verre brisé, résonnèrent sous la voûte. À chaque vibration, le décor semblait perdre de sa densité. Barbe Bleue recula d'un pas. Lui, qui semblait fait de roc et de certitudes, vit sa silhouette se brouiller, ses contours s'effilocher comme une tache d'encre sur un buvard trempé. Sa barbe, cet azur électrique qui m'avait tant glacée, n'était plus qu'une traînée de bleu pâle s'éteignant dans la pénombre. Je ne l'ai pas tué. On ne terrasse pas un mythe avec une lame d'acier, on l'annihile par le refus de l'histoire qu'il impose. En choisissant d'être une observatrice consciente plutôt qu'une victime terrifiée, j'avais brisé le ressort sacré du récit. La peur. Sans ma terreur, il n'avait plus de raison

d'être. Les murs de la galerie commencèrent à s'effacer, devenant translucides comme du papier de soie. Autour de moi, les portraits des femmes tristes s'animèrent une ultime fois. Leurs visages de peinture retrouvèrent une brève humanité. Elles ne crièrent pas, ne se lamentèrent pas, mais m'adressèrent un signe de tête imperceptible, une reconnaissance silencieuse, avant de se dissoudre dans l'éther. Le poids du velours et l'arôme du santal s'évanouirent dans le même souffle. Je fus rendue au réel en sursaut, le corps électrique et la respiration coupée. Sous mes doigts, la sensation du lin fin avait disparu. Je retrouvai le coton rugueux et familier de ma propre couette. L'obscurité de ma chambre n'était plus celle d'un château maudit, mais celle, rassurante, de mon appartement. Elle était trouée par la diode bleue de mon ordinateur resté en veille, un phare technologique dans la nuit. Tout était là, à sa place. L'abat-jour un peu de travers, ma tasse de thé dont la surface était devenue une mer morte et froide, le désordre familier de mes livres empilés. Pourtant, le doute subsistait. En portant la main à la naissance de mon cou, je sentis une légère griffure, une sensation de brûlure superficielle, comme l'empreinte d'une plume de métal ou d'une griffe acérée. Mon cœur rata un battement quand je tournai la tête vers ma table de nuit. Là où je n'avais laissé qu'un carnet aux pages blanches, reposait désormais un objet qui n'aurait pas dû exister. Une petite clé en fer, mate, pesante, dont le métal semblait encore conserver la fraîcheur des dalles du château. Je compris à cet instant que je n'étais pas simplement revenue d'un cauchemar. J'avais rapporté une part de l'ombre avec moi, une preuve tangible que la frontière entre le lecteur et le récit est une membrane poreuse. Je ne serais plus jamais la même femme, plus jamais la même lectrice. Désormais, chaque fois que mes doigts effleureraient la tranche d'un livre, je saurais que derrière les mots, des êtres attendent, figés, qu'une main étrangère vienne enfin tourner la page différemment. Le sommeil m'avait quittée pour de bon. Je me levai, les pieds touchant le parquet froid, un froid bien réel, celui-là. Je m'assis devant mon bureau, ouvris mon ordinateur dont l'écran m'inonda d'une lumière blanche et crue. Mes doigts s'immobilisèrent une seconde au-dessus du clavier, puis commencèrent à taper avec une urgence fébrile. Barbe Bleue avait raison sur un point, au milieu de sa folie. Nous ne sommes que les histoires que nous acceptons de raconter. Mais il avait oublié que l'auteur peut toujours décider de changer la fin. Ma propre histoire, celle où je ne suis plus la proie mais celle qui écrit le destin, ne faisait que commencer.

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés